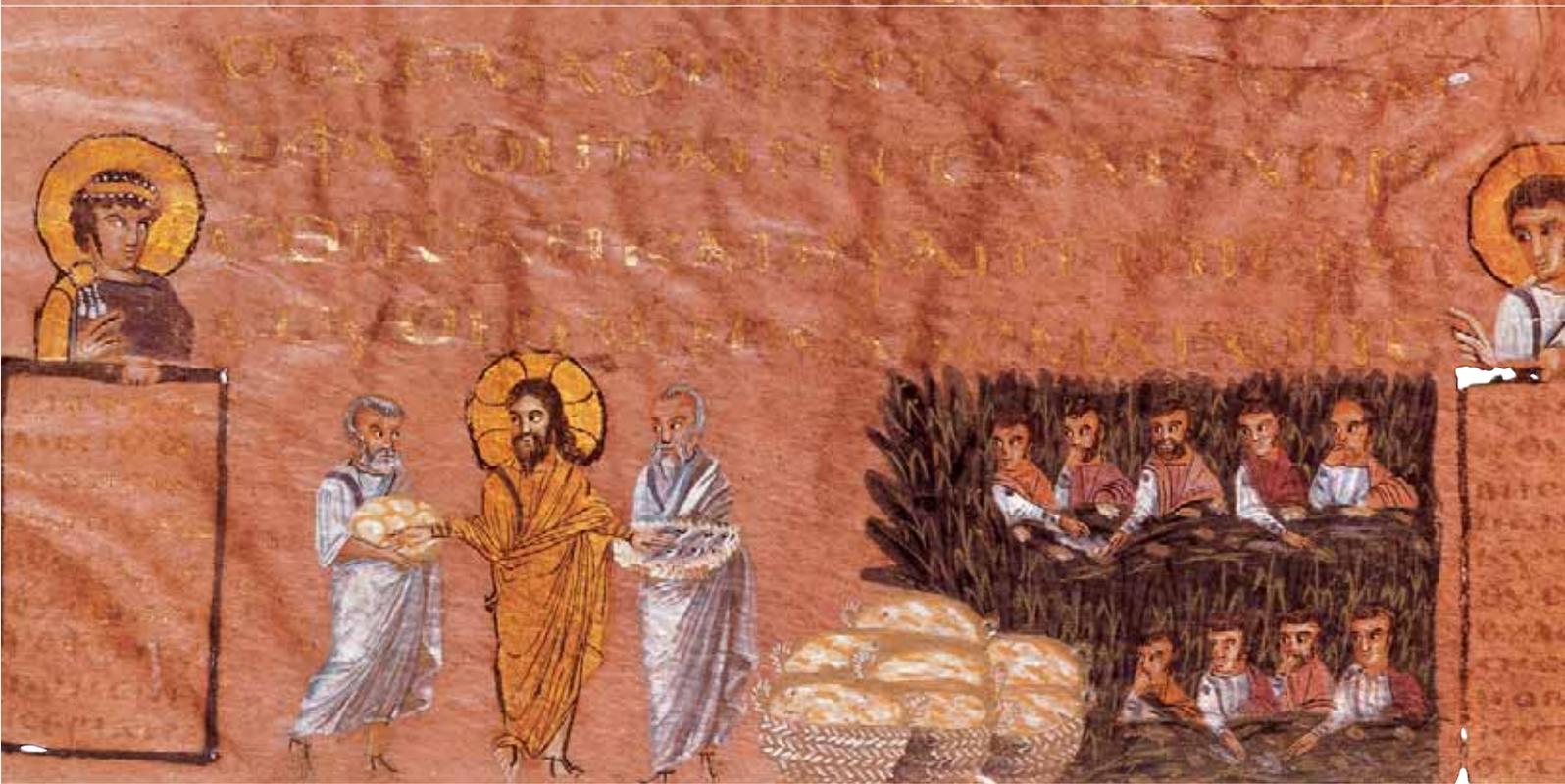


Personnages et thèmes communs 2



Les trois monothéismes, qui se succèdent et se croisent au carrefour des grandes civilisations, se sont peu à peu dotés d'interprétations et d'applications résolument divergentes, surtout en matière de doctrine, de rituel et de loi religieuse, où chacun a voulu marquer à l'autre sa différence.

Si, au fil de l'Histoire, des fossés de plus en plus profonds ont pu se creuser entre les trois traditions, le retour à leurs textes fondateurs permet pourtant de dégager un certain nombre de points de rencontre : en ce qui concerne les croyances (unicité et primauté de Dieu, Dieu créateur du monde et des hommes, Dieu juge du Bien et du Mal, désignation d'une figure eschatologique, Jugement dernier, vie éternelle, anges, enfer et paradis...), le statut de l'homme, en tant que créature et personne responsable face au jugement de son créateur, ou certaines règles d'éthique et d'usage (même lecture du décalogue, attention à l'autre, notions d'amour du prochain et de pardon...). Pour mettre en lumière ces points de convergence, il est intéressant de confronter non seulement les personnages essentiels des trois traditions, mais aussi de comparer leurs visions respectives de la vie après la mort, du paradis, de l'enfer ou des anges et de rapprocher Nouveau Testament et Coran par les figures de Marie et de Jésus.

Évangile selon Matthieu,
dit Codex Sinopensis
Syrie / Palestine, VI^e siècle
BNF, Manuscrits, supplément
grec 1286, f. 15



Guiard des Moulins, Bible historique complétée
Paris, vers 1380-1390
BNF, Manuscrits, français 158, f. 1

Cette peinture représente l'épisode du « jugement de Salomon » au cours duquel le roi doit départager deux femmes qui se disputent un nouveau-né. Cette scène très célèbre est emblématique de la sagesse légendaire du roi Salomon.



Ferdowsi (Khurāsān, 940-941 – 1020)
Chāh-nāmah (Livre des rois)
[Chirāz] puis [Ispahan] (Iran),
1604 et vers 1610
BNF, Manuscrits orientaux,
supplément persan 490, f. 1-2 v°

Cette double miniature richement enluminée met en scène la visite de la reine de Saba à la cour de Salomon ; sur la page de gauche, entourée de femmes et d'anges, trône la reine ; sur celle de droite, en miroir, Salomon, nimbé des flammes désignant les prophètes, lui fait face.

La rencontre entre le roi Salomon et la reine de Saba est un des épisodes les plus célèbres de l'histoire biblique : son caractère mythique et sa portée symbolique en font même un événement essentiel de l'affirmation du monothéisme ; le Nouveau Testament et le Coran reprennent ce récit, accordant ainsi un statut majeur à cette histoire qui a aussi alimenté de nombreuses légendes populaires. Salomon, fils de David, est roi d'Israël de 970 à 931 avant J.-C. À la fois bâtisseur du premier Temple de Jérusalem et auteur du Cantique des Cantiques, de l'Ecclésiaste et des Proverbes, il est, dans la Bible comme dans le Coran, célébré pour sa sagesse : « Nous avons donné la science à David et à Salomon. Ils disaient : Louange à Dieu qui nous a élevés au-dessus de tant de ses serviteurs croyants » (Coran 27, 15). Au x^e siècle avant J.-C., Israël est encore entouré de nombreux royaumes polythéistes et idolâtres. Ainsi celui de Cheba ou Saba. Si la Bible est muette sur le culte qu'on y rend, le Coran précise (sourate 27) qu'« elle [la reine de Saba] et son peuple adoraient le soleil à côté de Dieu : Satan a embelli ce genre de culte à leurs yeux ; il les a détournés de la vraie voie, en sorte qu'ils ne sont point dirigés, et qu'ils n'adorent point ce Dieu qui a produit au grand jour les secrets des cieux et de la terre, qui connaît ce que vous cachez et ce que vous publiez, le Dieu unique possesseur du grand trône ».

Où se situe le pays de Saba ? Au Yémen ? En Éthiopie ? Nous n'en savons rien, mais une chose est sûre : sa reine est riche, immensément riche. Lorsqu'elle vient à Jérusalem, c'est, selon la Bible, suivie

de « chameaux chargés d'aromates, d'or en énorme quantité et de pierres précieuses » (1 Rois 10, 2). Le Coran assure qu'« elle possède toutes sortes de choses ; elle a un trône magnifique » (sourate 27). Mais sur sa beauté légendaire, rien n'est dit.

La rencontre entre les deux souverains, la païenne et le croyant, est cependant vue différemment selon les deux traditions, juive et musulmane. Dans la Bible, la reine vient en personne éprouver la sagesse de Salomon : il en sortira victorieux, une façon de révéler la supériorité de sa foi. Dans le Coran, Salomon écrit à la reine, appelée Balkis, pour l'inviter à se convertir (sourate 27). Ici, c'est en prophète qu'il agit, en celui qui conduit les « ignorants » à croire en un seul Dieu.

Pourtant, les récits biblique et coranique s'accordent sur l'allégeance finale de la reine de Saba à Salomon, à sa sagesse et à son Dieu : « Bienheureuses tes femmes, bienheureux tes serviteurs que voici, qui se tiennent continuellement devant toi et qui entendent ta sagesse ! Béni soit Yahvé ton Dieu qui t'a montré sa faveur en te plaçant sur le trône d'Israël » (1 Rois 10, 8-9) ; « Seigneur, j'avais agi iniquement vers moi-même en adorant les idoles ; maintenant je me résigne, comme Salomon, à la volonté de Dieu, maître de l'univers » (sourate 27, 45).

Dans les deux textes, la rencontre joue donc la même fonction symbolique : évoquer la conversion des sociétés païennes au monothéisme intégral. La reine de Saba est d'ailleurs la seule femme du Coran à avoir accès directement à l'intuition de Dieu. De même,

les évangélistes Matthieu et Luc évoqueront la « reine du Midi » comme un modèle de foi : lors du Jugement, elle condamnera ceux qui n'ont pas cru.

Rien n'est dit cependant, dans la Bible ni dans le Coran, sur les amours légendaires entre ce roi qui aimait trop les femmes et cette reine étrangère, si belle. Il faut attendre le xiv^e siècle pour voir cette histoire fixée par écrit, dans le *Kébra-Nagast*, la Gloire des Rois. Ce récit, rédigé en guèze, la langue liturgique éthiopienne, prétend en effet que le roi Salomon et la reine de Saba (appelée ici Makeda) auraient eu ensemble un fils, Ménélik. Élevé avec sa mère à Saba, Ménélik, devenu jeune homme, aurait pris le chemin de Jérusalem pour être reconnu par son père. Sur place, Ménélik aurait dérobé l'Arche d'alliance du Temple pour la déposer dans une église d'Aksoum, alors capitale d'Éthiopie, se proclamant ainsi gardien de la Loi. Ce texte, en établissant la filiation entre les empereurs éthiopiens et Salomon, a assis le pouvoir des négus jusqu'en 1974 : il en a fait les défenseurs de la chrétienté en terre africaine, éclairant ainsi les traits judaïques du christianisme éthiopien.

L'histoire de la rencontre du roi Salomon et de la reine de Saba est donc à la fois un récit commun aux trois religions du Livre et une romance légendaire fondamentale, notamment pour les Éthiopiens. Elle tient ainsi une place majeure dans l'iconographie religieuse et populaire des monothéismes.

Marie, Maryam

Marie jouit d'une prééminence absolue parmi les saints des Églises chrétiennes d'Orient et d'Occident mais aussi parmi les personnages du Coran. C'est en tant que mère de Jésus, qui aurait été conçu par le souffle de l'Esprit, qu'elle est vénérée à la fois par les chrétiens et les musulmans. Dans le Nouveau Testament, elle apparaît surtout au début des Évangiles de Matthieu et de Luc, qui affirment tous deux la naissance virgine de Jésus (Matthieu 1, 18), (Luc 1, 2). Dans Matthieu 2, elle reçoit la visite des mages, se réfugie en Égypte avec Joseph et Jésus pour fuir les persécutions d'Hérode et revient à Nazareth. Dans Luc 1 et 2, elle reçoit la visite de l'ange Gabriel (l'Annonciation), puis celle des bergers après la naissance (la Nativité), présente Jésus au Temple et s'étonne de son comportement quand il a 12 ans. Mais c'est Jean qui lui accorde la place la plus importante, notamment au pied de la Croix où Jésus la confie à l'apôtre Jean : « Femme voilà ton fils; fils, voilà ta mère » (19, 25-27), épisode qui consacre et préfigure Marie dans le rôle de mère des croyants. Pour les chrétiens, la prédiction d'Isaïe

(7,14) annonce, dans l'Ancien Testament, la venue de Marie et Jésus tandis que la virginité de Marie est mise en rapport avec le Buisson ardent qui brûle sans se consumer (Exode 3, 2). Pour certains, cet épisode pourrait préfigurer aussi la doctrine de l'Immaculée Conception (Marie aurait été conçue sans péché, d'un simple baiser échangé entre Anne et Joachim), érigée en dogme par l'Église catholique en 1854. Les chrétiens fêtent aussi l'« Assomption » de la Vierge (« Dormition » pour les Églises orientales) qui désigne l'enlèvement au ciel de Marie par des anges après sa mort.

Dans le Coran, Marie est citée 34 fois, dans de nombreux épisodes qui se rapprochent des évangiles apocryphes* ; c'est la seule femme dont le nom propre soit mentionné. Sa virginité est évoquée et donc la naissance miraculeuse de Jésus (à l'instar d'Adam). Mais le Coran nie absolument qu'elle soit mère de Dieu, tout comme il récuse la filiation divine de Jésus. Deux sourates (3 et 19) parlent plus particulièrement de sa vie : dans la première, on trouve un récit de l'annonce faite à Marie :

« Les anges dirent : Ô Marie ! Dieu t'a choisie, en vérité ; il t'a purifiée, il t'a choisie de préférence à toutes les femmes de l'univers » (3, 42). Dans la seconde, en plus de l'Annonciation, est racontée la naissance de Jésus « dans un lieu éloigné », « auprès du tronc d'un palmier ». C'est à travers la voix du nouveau-né Jésus que Dieu secourt la jeune accouchée : « Ne t'attriste pas ! Ton seigneur a fait jaillir un ruisseau à tes pieds. Secoue vers toi le tronc du palmier ; il fera tomber sur toi des dattes fraîches et mûres. Mange, bois et cesse de pleurer » (19, 16-26). C'est Jésus encore qui prend la parole pour défendre et justifier sa mère qui est calomniée (19, 30-32). Mais Marie est appelée aussi sœur d'Aaron, ce qui la rapproche de la prophétesse biblique du même nom, fille d'Amran et sœur de Moïse, qui apparaît dans l'Exode (15, 20) et dans les Nombres (26, 59) ; en créant une ambiguïté entre les deux Marie, le Coran tisse un lien symbolique et typologique entre Marie, Moïse et Jésus.

* Voir glossaire à « Apocryphes ».



Vierge à l'Enfant
Dans *Naysâbüri, Qesas al-anbiyâ*
(Histoires des prophètes)
Qazvin (?), Iran, vers 1595
BNF, Manuscrits orientaux,
supplément persan 1313, f. 174

On voit ici la Vierge et l'enfant, nimbés des flammes désignant les envoyés de Dieu, sous le dattier qui aurait vu naître Jésus. Le nouveau-né, comme le rapporte le Coran, semble déjà parler et a l'air ici de converser avec sa mère.



Bible cistercienne
Foigny (Aisne), fin du XII^e siècle
BNF, Manuscrits, latin 15177, f. 11

Marie est ici représentée couchée et Jésus, comme l'indique l'évangile de Luc, est installé dans une mangeoire, avec à ses cotés un Joseph attentif. Le boeuf et l'âne qui entourent le nouveau-né proviennent des traditions populaires issues des textes apocryphes. Jésus et Marie sont surmontés de l'auréole qui désigne les saints dans l'iconographie chrétienne.

Le nom de Jésus vient de l'hébreu Yéchûa, « Yahvé sauve »; il est Isa pour les musulmans et Yasu (« Dieu sauve » en arabe) pour les arabes chrétiens. Jésus le Christ, personnage central du Nouveau Testament, est historiquement attesté, né probablement en l'an 6 avant notre ère, à Bethléem, en Judée, et mort crucifié à Jérusalem, vers l'an 30. Pour les chrétiens, Jésus est au départ le Messie promis par les patriarches et les prophètes de la Bible pour sauver le peuple d'Israël, celui qui doit amener « la chute et le relèvement d'un grand nombre en Israël » (Luc 2, 32-34). Lui-même déclare : « Je n'ai été envoyé que pour les brebis d'Israël » (Matthieu 15, 24). Son enseignement est cependant destiné à tous les hommes, comme il le dit à ses disciples après sa résurrection : « Allez par le monde entier, proclamez la bonne nouvelle à toute la création » (Marc 16, 15). Pour Paul (Galates 3, 28), il n'y a plus, parmi les baptisés, de distinction de race ni de condition.

D'après les Évangiles, Jésus est fils de Marie, reconnu juridiquement par Joseph, le charpentier (Matthieu 13, 55; Luc 1, 31); le nom qu'il porte est celui indiqué par l'ange lors de l'Annonciation (Luc 1, 31). Descendant de David, de la tribu de Juda, Jésus vit à Nazareth comme charpentier jusqu'à l'âge de 30 ans environ, date à laquelle il commence à prêcher par des discours et des paraboles à travers la Judée, suivi de douze apôtres et d'une foule de disciples. Arrêté, il est jugé par le sanhédrin* puis par Pilate, qui le fait flageller puis crucifier. Il aurait ressuscité au bout de trois jours et serait apparu à ses disciples, avant de remonter définitivement au ciel

(Ascension). Les quatre Évangiles témoignent de sa vie, de sa personne, de ses actes et de ses paroles tandis que les Actes et les Épîtres commentent la naissance et le développement de l'Église instituée après sa mort et sa résurrection. Pour l'islam, Jésus est l'un des plus grands prophètes, recevant à la fois le titre de prophète (*nabi*) et celui d'envoyé (*rasûl*), ce qui signifie qu'il est non seulement le messenger d'une Parole mais aussi d'un Livre, l'Évangile, comme Moïse l'est de la Torah, ou Muhammad du Coran. Si Jésus, comme Adam, est de naissance miraculeuse (Coran 3, 59), le Coran réfute toute filiation divine, car Dieu « n'engendre pas et n'est pas engendré » (112, 3).

Jésus a une mission à accomplir auprès des fils d'Israël pour confirmer la Torah (3, 49-50; 43, 59-64; 61, 6) mais il supprime certains interdits (3, 50) et annonce Muhammad (61, 6). Alors que, dans les Évangiles, il n'est fait mention d'aucun miracle avant la période de la prédication (les trois dernières années de sa vie), le Coran prête à Jésus des actes miraculeux dès sa naissance : à peine né, il parle « comme un vieillard » et déclare : « Je suis, en vérité, le serviteur de Dieu. Il m'a donné le Livre; il a fait de moi un prophète; il m'a béni, où que je sois » (19, 30). Encore enfant, « il crée des oiseaux » à partir d'une motte de terre, comme dans l'évangile apocryphe de Thomas** (3, 1-2) et dans un texte éthiopien intitulé *Les Miracles de Jésus*. Comme dans les Évangiles, il procède à des guérisons et ressuscite les morts (3, 49). Toujours dans le Coran, son message, destiné tout d'abord aux juifs puis à tous les hommes,

réside surtout dans l'adoration d'un Dieu unique (3, 51; 5, 72; 19, 36; 43, 63) mais il apporte également paix et sagesse (43, 63). Cependant Jésus se heurte à l'incrédulité des juifs qui rudent pour le faire mourir (3, 54); contrairement au récit des Évangiles, il n'est ni tué ni crucifié, mais élevé directement au ciel (3, 55; 4, 158). Au moment du Jugement dernier, il sera un témoin essentiel contre « les gens du Livre*** » (4, 159). Jésus est donc une figure importante en islam, particulièrement dans la tradition soufie qui le désigne même comme le « sceau de la sainteté ». Mais il reste un prophète musulman parmi les autres dont la mission est d'annoncer le pur monothéisme d'Abraham. En revanche, son enseignement est le fondement du christianisme pour lequel il représente la parole et la figure de Dieu, par le mystère de l'Incarnation.

* Sanhédrin : désigne dans le Nouveau Testament l'assemblée suprême des juifs chargée de rendre la justice.

** Voir glossaire à « Apocryphes ».

*** Désigne dans le Coran les juifs et chrétiens.

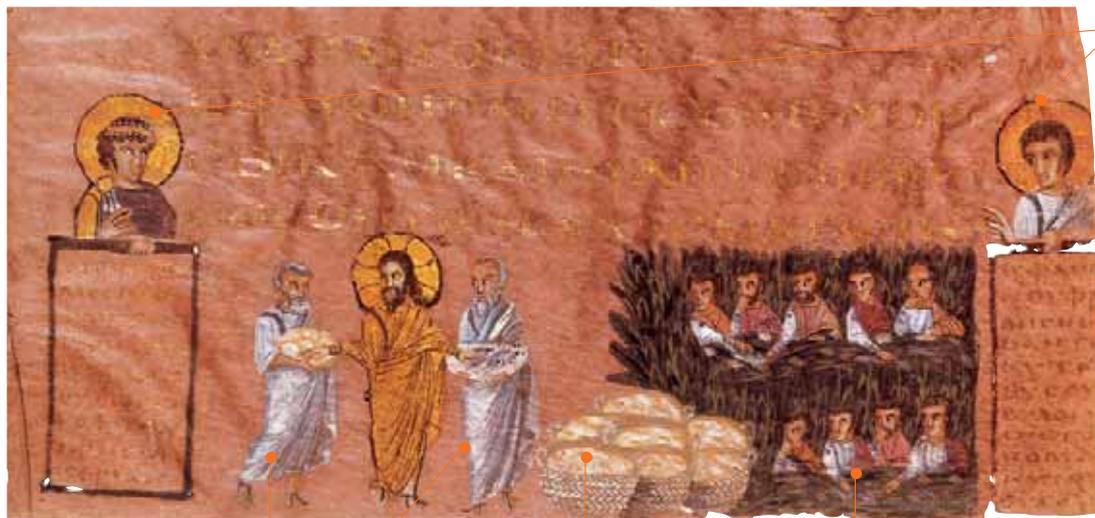
Jésus, fils de Marie, dit : « Ô Fils d'Israël, je suis, en vérité, le Prophète de Dieu envoyé vers vous pour confirmer ce qui, de la Tora, existait avant moi; pour vous annoncer la bonne nouvelle d'un Prophète qui viendra après moi et dont le nom sera Ahmad. »

Coran 61, 6



Évangile selon Matthieu, dit Codex Sinopensis
Syrie / Palestine, VI^e siècle
BNF, Manuscrits, supplément grec 1286, f. 15

Cette page représente le miracle de la multiplication des pains, qui, selon la tradition chrétienne, aurait été annoncée par l'Ancien Testament.

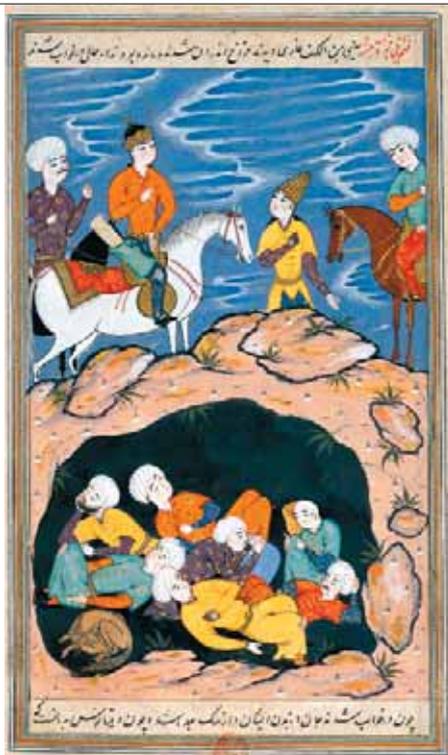


Deux disciples présentent à Jésus les « sept pains » et les « quelques poissons » dont ils disposent.

Les sept paniers sont miraculeusement remplis.

La foule représentée par neuf personnages sur une pelouse mange enfin à sa faim.

David et Moïse déroulent devant eux les versets des Psaumes et du Deutéronome qui annonceraient l'événement représenté : « Tu leur donnes la nourriture en son temps » (Psaume 145, 15); « c'est seulement devant le Seigneur que tu en mangeras, au lieu que le Seigneur aura choisi » (Deutéronome, 12, 18). Le regard tourné vers le Christ, ils désignent de leur main droite la scène centrale : le miracle et son symbolisme seraient ainsi préfigurés dans l'Ancien Testament.



Oesas al-anbiyâ (Histoire du Coran ou Histoires des prophètes et des rois du passé) Qazvin (?), Iran, 1581 BNF, Manuscrits orientaux, persan 54, f. 173 v°

Cette peinture représente la légende des sept dormants d'Éphèse dans sa version musulmane. Il s'agit de sept jeunes gens et de leur chien Qitmir fuyant les persécutions d'un roi incrédule. Ils se réveillent au bout de trois siècles pour témoigner de leur foi et de leur extraordinaire aventure, avant de se rendormir à jamais.

Vie éternelle

Les juifs, chrétiens et musulmans partagent la croyance en une vie éternelle après la mort, par la résurrection des corps. Cette éternité auprès de Dieu est la rétribution des justes (dans les trois traditions) mais aussi des « humbles », pauvres et malheureux (plus particulièrement dans le christianisme). Dans la Bible, il faut cependant attendre le livre de Daniel (texte daté du II^e siècle avant J.-C.) pour voir apparaître vraiment l'espérance d'une vie future. Le terme hébreu *olam* traduit l'idée de temps sans indication de durée; il appartient à la fois au passé et au futur; le principe de « l'éternel » étant justement qu'il soit « depuis toujours » et « à jamais ». Pour le christianisme, c'est Jésus qui prépare l'humanité à entrer à sa suite dans l'éternité, où règne Dieu pour les siècles des siècles (pluriel d'intensité traduit du latin de la Vulgate *saecula, saeculorum*). Pour les musulmans, la vie éternelle procède après la mort par étapes pour accéder à la Réalité ultime qu'est Dieu.

Résurrection

C'est à partir des livres des Maccabées que le judaïsme introduit l'idée d'une résurrection des morts comme récompense des justes, notamment grâce à l'histoire des sept frères martyrisés, proclamant leur foi en une vie future. Cette histoire est une des sources de la légende des sept dormants que l'on retrouve de façon

très prégnante dans les traditions populaires du christianisme et de l'islam. Cette légende est attribuée par la tradition chrétienne à un évêque d'Éphèse du V^e siècle et fut reprise dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine au XIII^e siècle : sept jeunes gens, persécutés pour leur foi chrétienne, seraient venus chercher refuge dans une grotte près d'Éphèse. Emmurés dans la grotte, on les aurait retrouvés vivants deux siècles plus tard. On retrouve la même histoire dans la tradition populaire musulmane, où les sept jeunes gens, réveillés par Dieu au bout de trois siècles, témoignent de la Résurrection avant de se rendormir à nouveau. Ces deux légendes, si proches, montrent l'importance accordée à la foi en la résurrection dans les monothéismes.

Enfer(s)

Le terme vient du latin *infernus* qui signifie « est en bas ». On distingue les « enfers » au pluriel, lieu où séjournent tous les hommes après la mort, dont le sens vient de l'hébreu *chéol* et du grec *hadès*, et l'« enfer » au singulier, lieu du châtiement éternel des pécheurs. Dans la Bible, le « Chéol », lieu obscur et souterrain dont on ne revient pas et qui accueille les morts sans distinction, appartient à la première acception; tout comme les enfers où Jésus doit descendre pour délivrer les défunts et remporter sa victoire sur la mort. C'est surtout dans le Nouveau Testament, notamment avec l'Apocalypse de saint Jean, qu'apparaît l'enfer au sens de lieu de supplice des damnés. On retrouvera dans le Coran les mêmes images ou périphrases évocatrices appartenant aux champs lexicaux du feu et des abîmes : fournaise ardente, brasier, flammes, eau bouillante, « là où le feu ne s'éteint pas »; le mot « géhenne », de l'hébreu *géhinnom*, qui désigne dans la Bible (livre de Jérémie) une vallée où on laissait consumer lentement par le feu les cadavres décomposés, est très récurrent à la fois dans le Nouveau Testament et dans le Coran (en arabe *jahannam*), où il est employé 77 fois. Dans les traditions musulmane et chrétienne, l'enfer est l'exacte réplique négative du paradis : aux ténèbres s'oppose la lumière, à la chaleur s'oppose la douce fraîcheur du jardin; en enfer, les réprouvés seront enchaînés et n'auront pour « nourriture que des épines » (88, 6-7); ils feront entendre « gémissements et sanglots », comme les « pleurs et les grincements de dents » évoqués dans la parabole de l'ivraie dans le Nouveau Testament (Matthieu 13, 42).

Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront de son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, et les jetteront dans la fournaise ardente : là seront les pleurs et les grincements de dents.

Matthieu 13, 41-43

La Géhenne aux aguets sera un refuge pour les rebelles. Ils y demeureront des siècles sans goûter ni fraîcheur ni boisson - à part une eau bouillante et une boisson fétide - ce sera une rétribution équitable.

Coran 78, 21-26

Paradis

Le mot grec *paradeisos*, dérivé du persan *pardés*, désigne un jardin clos, comme celui de la Genèse planté par Dieu en Éden, « à l'Orient », où l'on trouve l'Arbre de vie et l'Arbre « de la connaissance du bonheur et du malheur ». Il faut distinguer ce « paradis terrestre » d'où sont chassés Adam et Ève dans la Genèse, après leur désobéissance à Dieu, du « paradis céleste », lieu de récompense des justes après la mort, largement évoqué dans les traditions chrétienne et musulmane.

Si la Bible évoque assez peu le repos des morts, l'idée d'une vie éternelle auprès de Dieu est suggérée tout d'abord avec les enlèvements célestes de Hénoc (Genèse 5, 24) et d'Élie (2 Rois 9, 11), qui sont exemptés des affres de la mort et admis à contempler les réalités célestes; c'est ensuite dans le livre de Daniel qu'est mentionnée pour la première fois l'idée de la résurrection. Mais on n'y trouve pas vraiment mention d'un paradis « de l'au-delà » comme dans le Nouveau Testament et dans le Coran. Dans le Nouveau Testament, c'est au ciel que se trouve le paradis, appelé aussi « royaume des Cieux », « royaume de Dieu »; c'est là que se retrouvent les justes, « à la droite de Dieu le Père ». Dans Luc (23, 43), Jésus sur la Croix promet le paradis au « bon larron » qui est crucifié à côté de lui. L'Apocalypse de Jean met en rapport ce paradis céleste avec l'exaltation promise à la fin des temps, qu'il appelle la « Jérusalem céleste » (Jean 21, 22). Dans la tradition chrétienne et musulmane, le paradis est le lieu de lumière et de grâce, séjour des bienheureux. Dans le Coran, c'est le mot jardin, *janna*, qui revient le plus souvent pour décrire la béatitude future promise aux justes; ce jardin, comme celui de l'Éden, est arrosé de fleuves « dont l'eau est incorruptible, des fleuves de lait au goût inaltérable » (47, 15). On y boit du vin, « un vin rare, cacheté par un cachet de musc » (83, 25-26), alors même que le vin est interdit en cette vie* et d'autres excellentes nourritures, de fruits, de boissons (38, 51). Le Coran abonde ainsi en descriptions détaillées des merveilles de ce lieu réservé aux élus, appelé encore « la maison de la paix »; cependant, cette profusion reste purement symbolique pour la plupart des commentateurs musulmans car, comme pour les chrétiens, l'essentiel de la béatitude future réside dans la connaissance de Dieu : « Or, la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul véritable Dieu » (Nouveau Testament, Jean 17, 3); « Nul ne sera récompensé auprès de Dieu, par un bienfait, sinon celui qui aura uniquement recherché la Face de son Seigneur, le Très-Haut : son désir sera bientôt comblé » (Coran 92, 19-21). Dans les trois traditions abrahamiques, l'essentiel est que « tout vient de Dieu », et retourne à lui. « Ô toi, âme apaisée ! Retourne vers ton Seigneur, satisfaite et agréée... » (Coran 89, 27).

*Mais, selon certains mystiques, le vin est symbole de la connaissance divine.

Quand la terre sera réduite en poudre; quand ton seigneur viendra ainsi que les Anges, rang par rang : ce jour-là, on amènera la Géhenne; ce jour-là, l'homme se souviendra... Mais à quoi lui servira de se souvenir ?

Coran 89, 21

Le mot ange vient du grec *aggelo* qui signifie « messenger », en hébreu *malachim*. Dans toutes les civilisations du bassin méditerranéen, que ce soit chez les Sumériens, les Babyloniens et les Égyptiens, ou encore chez les Grecs et les Romains, on trouve trace de ce type de messagers divins. Mentionnés à maintes reprises dans la Torah, le Nouveau Testament et le Coran, les anges sont des êtres d'essence toute spirituelle créés par Dieu pour servir d'intermédiaire entre lui et les hommes. Ils se manifestent de différentes façons : les messagers de Dieu venant annoncer à Abraham que sa femme Sara va avoir un fils ont forme humaine, tout comme Raphaël, l'ange envoyé par Dieu pour venir en aide à Tobie (livre de Tobie). C'est en songe qu'un ange apparaît à Joseph pour lui annoncer l'origine divine de la grossesse de Marie (Matthieu 1, 20). Parfois, l'apparition s'accompagne d'un éclat de lumière éblouissant, comme celle qui annonce aux bergers la naissance de Jésus (Luc 2, 9) et engendre une « grande crainte ». L'ange qui apparaît à Zacharie, père de Jean-Baptiste (Luc 1, 11), l'épouvante également ; en revanche, c'est par ses paroles uniquement que Marie est troublée par l'ange Gabriel, qui vient lui annoncer qu'elle va avoir un fils (dans le Coran, ce sont des « anges » au pluriel, sans précision, qui font l'annonce à Marie). Le rôle de l'ange Gabriel (*libraʿīl* en arabe), désigné parfois sous le vocable

al-f'uh, (« l'esprit »), est essentiel dans le Coran puisque c'est par son intermédiaire que la parole de Dieu est annoncée à Muhammad. L'ange Gabriel fait partie des sept anges, avec Michel et Raphaël, « qui se tiennent toujours prêts à pénétrer auprès de la gloire du Seigneur » (Tobie 11, 15). Cependant, seuls ces trois derniers sont cités dans la Bible. Les autres sont nommés dans des textes apocryphes et des récits rabbiniques. En plus d'être des messagers, les anges ont aussi des fonctions protectrices, comme celui qui sauve le prophète Daniel de la fosse aux lions (Daniel 6, 21). Cette qualité a donné naissance dans le christianisme aux anges gardiens, dont le culte, apparu en Espagne au *xv^e* siècle, sera étendu à toute l'Église par Paul V en 1608. On trouve également dans le Coran des anges protecteurs, chargés de préserver les hommes des démons, des difformités ou des maladies : « des anges sont attachés aux pas de l'homme ; devant lui et derrière lui : ils le protègent, sur l'ordre de Dieu » (Coran 13, 11). En vue du Jugement dernier, deux anges écrivains se tiennent de chaque côté de l'homme, recueillant et enregistrant ses actions (Coran 50, 17-18). Dans le ciel, les anges assurent également la liturgie autour du trône de Dieu ; pour le Coran, leur rôle y est de louer Dieu, « de célébrer ses louanges nuit et jour sans se lasser » (Coran 21, 20), et de défendre son trône, qu'ils « porteront lors du Jugement dernier » (Coran, 40,7). Dans la Bible, ce sont les chérubins et les séraphins, une

catégorie d'anges au sommet de la hiérarchie céleste, qui entourent le trône de Dieu ou protègent, de leurs ailes, l'Arche d'alliance. Isaïe (6, 14) indique, dans sa vision, la présence devant Dieu de plusieurs séraphins qui « avaient chacun six ailes ». Les chérubins, quant à eux, ont quatre ailes ; le prophète Ézéchiel (1, 5-10) les décrit ainsi : « Ils ressemblaient à des hommes. Chacun avait quatre faces, et chacun avait quatre ailes ; chacun d'entre eux avait une face d'homme par-devant [...], une face de lion à droite [...], une face de taureau à gauche [...] et une face d'aigle. » On ne trouve pas dans le Nouveau Testament de description aussi précise des anges ni mention de leurs ailes ; l'iconographie chrétienne des premiers siècles les distingue par le nimbe qui entoure leur tête et ne les représentera ailés qu'à partir du *iv^e* siècle. Dans le Coran, en revanche, il est bien précisé que les anges sont pourvus « de deux, de trois ou de quatre ailes ! » (Coran 35, 1). La tradition chrétienne admet l'existence d'un ange déchu, Lucifer ou Satan, qui occupe dans la hiérarchie infernale une place symétrique à celle de l'archange Michel. Dans l'Apocalypse, Satan devient l'antéchrist (l'adversaire). Dans le Coran, on trouve également un ange « rebelle », Iblis, qui refuse de se prosterner avec les autres anges et est maudit par Dieu : « Sors d'ici, tu es maudit ! Sur toi la malédiction jusqu'au jour du Jugement ! » (Coran, 15, 28-36).

Nezâmi, *Khamseh* (Les Cinq Poèmes) *Bâghbâd* (Turkménistan) [et Ispahan, Iran ?], 1619-1624
BNF, *Manuscrits orientaux, supplément persan* 1029, f. 4 v°

La miniature montre le prophète de l'islam au cours de son ascension nocturne. Selon la légende, guidé par l'ange Gabriel, il parcourt en une seule nuit les sept ciels et y rencontre les prophètes qui l'ont précédé. Il parvient jusqu'au trône de Dieu qui lui révèle les prescriptions à suivre pour les croyants. Cet épisode du voyage nocturne tire son origine de quelques versets coraniques et s'est développé dans la littérature populaire.



Le ciel est ici peuplé d'une multitude d'anges qui entourent le prophète et semblent chanter ses louanges.

Selon la tradition iconographique, Muhammad a le visage caché par un voile blanc. Il est entouré du nimbe de flammes qui désigne les envoyés de Dieu.

La monture du prophète est une créature fantastique, *al-Burâq*, dont le corps est celui d'une jument ailée surmontée d'une tête de femme.